

Bibliothèque
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Façons de dire,
façons de faire**

**La laveuse, la couturière,
la cuisinière**

par

YVONNE VERDIER

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1979.*

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS



Situation de Minot dans le Châtillonnais

On aperçoit le village lorsque, venant d'Aignay, on croise sur la hauteur la route nationale qui relie Dijon à Montigny-sur-Aube et limite le terroir vers l'ouest. Une ligne de toits et d'arbres s'étire du nord-ouest vers l'est, disparaissant en son centre, absorbée dans un repli du plateau. Au-delà, « la plaine » reprend encore : « hauteurs », « combes » et « côtes » en ondulations légères l'animent de ce vaste mouvement qui ouvre directement au ciel ; à l'horizon, le cerne bleu sombre de la forêt.

Nul autre clocher alentour. La gravité et l'ampleur du paysage, une sorte de tremblé de l'air et des lointains toujours bleutés donnent aux villages de ce pays comme l'isolement précieux de l'oasis, tache brune nouée à la terre brune. L'air est vif ; on sent les étés brûlants traversés des grands orages de juillet qui grêlent les orges, les longs hivers aux givres qui paralysent l'air et font le silence des forêts. Froidure et insularité dont la flore porte la marque : « Dans un marais desséché appelé la Combe noire, croît le Cinéraire de Sibérie, plante qui n'était connue autrefois que sur les montagnes des Pyrénées et de l'Auvergne »¹ ; dans la forêt, ceux qui savent chercher trouvent la belle orchidée à la gorge globuleuse irisée de pourpre, le Sabot de Vénus.

Ces hautes terres prolongent à l'ouest le plateau de Langres et forment dans le Châtillonnais un pays que l'on a appelé « la Montagne », contrée septentrionale de la Bourgogne dont G. Roupnel a décrit la formation du paysage

1. *Annuaire du Châtillonnais*, 1868.

agraire : finages circulaires de champs ouverts pris sur de vastes massifs forestiers, auréolés des défrichages plus tardifs des fermes d'écart¹. Vieux pays dont les richesses archéologiques, les particularismes dialectaux et l'attachement à l'ancienne coutume ont nourri la passion pour l'antique des érudits locaux du XIX^e siècle. Pour Clément-Janin, c'est le pays « le plus curieux de la Côte d'Or » : « Sur ses montagnes, dans ses forêts vastes, se retrouvent les cultes primitifs aux rochers, aux fontaines, les offrandes aux fées, les légendes. »² Citant ces villages pour l'excentricité de leurs expressions et « leur ténacité au vieux langage » ainsi que pour la richesse particulière de l'exploration archéologique qui met à jour statues gallo-romaines, cippes funéraires et surtout antiquités gauloises, Mignard reconnaissait dans la langue « les impérissables racines du vocabulaire gaulois »³.

Les quelques kilomètres à franchir depuis la grand-route passent très vite. On descend vers la Digeanne, on franchit le pont, puis on remonte la pente en longeant deux pâtures toujours vertes, ce qui amène à aborder le village par son Haut.

C'est un village qui commence bien, avec son château, grosse bâtisse du XVII^e siècle dont on ne voit que les toits au-dessus des hauts murs bordés de grands frênes ; sa ferme lui fait face, bien enclose aussi, et offrant l'arc de plein cintre de sa porte charretière. Ensuite la rue descend, longue, raide, sinueuse et ne s'élargit qu'en bas de la pente où se regroupent l'épicerie-boulangerie, l'école, la mairie, le monument aux morts, la fontaine, l'ancienne halle, l'église, la mare, la poste et le café-tabac-pompe à essence-restaurant-hôtel ; là, en terrain plat, elle fourche vers clos et jardins. Maisons petites et basses des ouvriers aux volets indigo percés d'un cœur, aux cours garnies de cabanes à lapins et de pots de fleurs, alternent avec les grandes fermes aux hangars bourrés de paille, ordonnance fraîchement brisée par quelques maisons très blanches montées sur garage avec balcon de fer forgé.

Autant le dessin du paysage apparaît profondément inchangé depuis des siècles en dépit d'un certain arasement – et une opération comme le remembrement (1958) ne l'a pas

1. G. Roupnel, 1974.

2. Clément-Janin, 1878, p. V.

3. Th. Mignard, 1856, p. X.

altéré mais a plutôt accentué le caractère ouvert des contrées – autant, d'entrée, le village offre à l'œil, comme des cassures, ses maisons toutes neuves (la première date de 1960) aux couleurs trop claires, aux pelouses trop vertes qui paraissent faire le vide autour d'elles et vouloir écarter les autres murs, les gris.

Peu de monde généralement dans la rue, espace à affronter et que l'on a hâte de dévaler jusqu'au café où, comme tous les hôtes de passage au village, nous prenions pension. Mais cette première impression fugitive s'évanouit lorsqu'on entre dans les cuisines toujours chaudes, qu'on s'assied autour des grandes tables ; là on parle, on rit, on cause cependant que le moindre bruit dehors, la moindre ombre entr'aperçue fait tourner les têtes et écarter les mailles des rideaux sans que les conversations s'arrêtent vraiment : « Tiens, c'est le Dédé qui passe », et on nous a vues arriver le matin même.

De 1968 à 1975, nous sommes venues régulièrement, seule, à deux, à trois ou à quatre, à Minot ; nous en faisons l'ethnographie¹ ; nous entrons dans les maisons.

C'est peut-être la langue qui fut le premier élément d'étrangeté, non pas que nous ayons dû l'apprendre comme une langue étrangère (il n'y avait plus à notre arrivée que deux patoisants et qui n'avaient guère l'occasion de se parler ; l'une, la doyenne du village, ne quittait plus sa maison), mais, outre un certain accent – « cet *r* bourguignon qui nous fait traîner les mots », disent les gens – et nombre d'expressions dialectales, il y avait là une certaine façon de parler qu'il nous a fallu apprendre à écouter et à entendre. Dans le phrasé, un rythme souvent répétitif, non pas lent, car le plus souvent le mouvement en est alerte, une scansion propre aux gens de ce pays ; dans le récit, où abondent les rappels, un génie de la mise en situation : toute affirmation est restituée comme dans un dialogue de théâtre. Il y a une manière de conter ou de parler à l'envolée, de crier contre les poules, les vaches ou les enfants, de converser au café, ou de psalmodier le malheur vécu.

1. C'est à la suite de la Recherche Coopérative sur Programme conduite par le Centre National de la Recherche Scientifique dans le Châtillonnais que nous entreprîmes l'ethnographie de Minot (360 habitants), travail collectif auquel participaient également Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud et Françoise Zonabend.

La parole dite et répétée se trouve être le fondement de la mémoire des choses comme de la mémorisation : à Minot, on sait « d'entendre dire », on connaît « de parole ».

Nous étions quatre femmes, et nous en sommes venues à nous lier et à nous entretenir de façon privilégiée avec les femmes du village. Lieux et moments de rencontre, ceux où l'on prend le temps de « causer », se sont dessinés peu à peu jusqu'à devenir coutumiers. Rarement le matin, mais plutôt à l'heure du café, ou certains après-midi de repassage, ou encore au moment des quatre-heures, quand tout le monde est là et que l'on met en train la soupe. L'hiver, réfugiées près de la cuisinière ; en mai, dans les chènevières où, raie contre raie, coiffées d'un grand chapeau de paille, les femmes paussent appuyées sur la bêche ; le dimanche après-midi, au cours de promenades vers certains lieux consacrés : l'étang, le moulin ; les soirs d'été quand, réunies par quartier, les femmes tricotent en bavardant sur le pas d'une porte. Conversations dans la pénombre avec les vieilles aux cuisinières noires, postées au coin de la fenêtre tendue de rideaux pleins de jours ; ou, sous le néon, avec les jeunes, plus timides, aux cuisinières blanches.

C'est à l'occasion de la tuerie du cochon que nous est apparue de façon plus aiguë la spécificité de la parole des femmes, parole qui portait sur les pouvoirs singuliers de leur corps, où se trouvait énoncée, remémorée, longuement commentée la série des interdits qui les frappent au moment de leurs règles : façons de dire qui prenaient la forme d'anecdotes, d'histoires vécues contant sans fin comment « ça s'est passé cette fois-là ».

La scène elle-même donnait à voir de façon bien tranchée une division sexuelle des tâches coutumières, mise en évidence par l'exécution de certains gestes, le maniement de certains outils. Sous nos yeux, la série des gestes que l'on fait « parce que ça se fait » ou « qu'on l'a toujours fait » s'articulait avec cette parole. Et ces façons de faire renvoyaient à un savoir détenu par ceux ou celles qui, d'une manière ou d'une autre, en savent un peu plus long que les autres : figures villageoises « vers lesquelles on va » ou qui « vont vers les autres », personnages qui, on allait le voir, détiennent un rôle. C'est ainsi que nous attachant, pour notre part, plus particulièrement à recueillir façons de dire et façons de faire pro-

prement féminines, nous sommes allée « vers » la femme-qui-aide, « vers » la couturière, et « vers » la cuisinière : trois figures villageoises détenant trois techniques qui se trouvent au cœur de la culture féminine. Tenter de saisir le lien entre ce discours, ces gestes, ces techniques et les rôles qu'exercent les femmes est l'objet de ce livre.

Cette analyse s'inscrit donc dans le contexte social singulier du village de Minot. Elle a utilisé les sources locales : le châtelain G. Potey a laissé une *Histoire de Minot* et une étude du patois ; l'instituteur L.-P. Chaume a écrit une monographie ; plus récemment l'abbé Deranton a rédigé de nombreuses notes manuscrites sur l'archéologie ainsi qu'une histoire de son église¹. Elle a bénéficié des échanges qui se sont instaurés entre nous, de l'observation conjuguée des choses, et des travaux de chacune. Marie-Claude Pingaud a étudié structure agraire, système foncier, et pratiques de l'agriculture² ; Tina Jolas et Françoise Zonabend ont analysé la structure sociale à laquelle on se référera constamment³. Au début du siècle, les trois termes en sont : les notables propriétaires que l'on appelle les Messieurs ; les cultivateurs que l'on appelle « ceux de la culture » ; et tous les autres : bûcherons, manouvriers, journaliers, « bricoleurs », gens qui tous, peu ou prou, vivent de la forêt tout en participant saisonnièrement, comme ouvriers, au monde de la culture. C'est cette période, qui va du début du siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres, que l'on a restituée, suivant en cela une tendance inhérente du discours qui privilégie ce qui est de l'ordre du passé – l'autrefois ou l'avant –, comme axe de la réflexion et de la pensée. Temps qui est aussi celui d'une culture matérielle où la primauté est encore donnée aux éléments, l'eau, le feu.

Cependant nous nous sommes évadée de ce village, et avons trouvé un écho dans trois types de documents. En effet nombre de questions se sont éclairées lorsque nous avons puisé dans ces larges réserves de faits ethnographiques que constituent les travaux des folkloristes français. Les documents qu'ils rassemblent, trop souvent recueillis en dehors de

1. G. Potey, 1913 et 1930 ; L.-P. Chaume, 1913 ; abbé Deranton, 1967.

2. M.-C. Pingaud, 1978.

3. T. Jolas et F. Zonabend, 1973.

tout contexte social et réduits à un énoncé rigide et sériel de coutumes et croyances, se sont cependant mis à parler, pour nous, à partir du moment où il a été possible de les mettre en regard d'une réalité sociale vivante : celle de ce village même, chargée du poids des événements de la vie.

De la même façon, mais pour des raisons inverses, les œuvres des romanciers du XIX^e siècle, Balzac, Zola, Barbey d'Aurevilly et aussi George Eliot ou Thomas Hardy, parce qu'elles mettent en scène personnages et destins d'exception au sein d'une réalité sociale fort proche de celle que nous cherchions à décrire, ont pu illustrer et faire ressortir, en les enrichissant, des traits de caractère ou de comportement qui appartiennent à la vie paysanne.

Enfin les œuvres des peintres, tels Chardin, Courbet et surtout Millet, qui peint la vie quotidienne des paysans, ont été une vivante mise en images de gestes auxquels les gens de Minot se référaient constamment pour les avoir faits autrefois mais qui n'étaient plus observables. Conscient de ce qu'il voulait évoquer, Millet écrivait de sa *Femme revenant du puits* : « J'ai tâché de faire qu'on puisse la prendre ni pour une porteuse d'eau, ni pour une servante ; qu'elle vienne puiser de l'eau pour l'usage de sa maison, l'eau pour en faire la soupe à son mari et à ses enfants ; qu'elle ait l'air de n'en porter ni plus ni moins lourd que le poids des seaux pleins[...] qu'elle accomplisse avec simplicité et bonhomie, sans le considérer comme une corvée, un acte qui est, avec les autres travaux du ménage, un travail de tous les jours et l'habitude de sa vie. Je voudrais bien qu'on imagine la fraîcheur du puits et que son air d'ancienneté fasse voir que beaucoup avant elle y sont venues puiser de l'eau¹. »

Tels ont été les matériaux dont on a fait usage et à partir desquels on a tenté de saisir les caractères originaux de la position des femmes dans la société paysanne française traditionnelle. Mais ce sont les femmes de Minot elles-mêmes qui en ont proposé la matière essentielle, elles aussi qui ont tendu le fil qui nous a guidée ; ce qui nous a conduite c'est moins une méthode qu'une volonté de « les prendre au mot » : leur discours a ses raisons, mais ces raisons ne sauraient se

1. J.-F. Millet, lettre du 18 février 1862 au critique Thoré, *Catalogue...*, 1975, p. 196.

dévoiler par l'application d'une grille extérieure, et ce que l'on saisit ainsi à la volée, ou lors d'échanges et d'interrogations plus réfléchies, prend forme et révèle sa logique et sa cohérence dans une lente remontée mot à mot au cœur de ce qui est une pensée. S'y trouve agité ce qui nous agite tous, l'amour, la mort, le travail, le destin, la vie. En leur parole, elles possèdent et l'intelligence de leur propre réalité et le don de la transmettre.



I. *La tuerie de la Saint-Martin.*
Heures de Charles d'Angoulême.
Bibliothèque nationale. Photo B. N.

II. *Les enries des femmes grosses.*
Lithographie de Langlumé.
Bibliothèque nationale. Photo Viollet.



III



IV

III. G. Millot,
Naissance de saint Jean-Baptiste,
1599 (fragment). Musée Denon,
Chalon-sur-Saône. Photo Giraudon.

IV. J.-B. Chardin, *La blanchisseuse*.
Bibliothèque nationale. Photo Viollet.

V. J.-F. Millet, *La lessiveuse*.
Musée du Louvre, Paris.
Photo Giraudon.

VI. J.-F. Millet, *Une bergère assise
tricotant*. Musée du Louvre, Paris.
Photo Lauros-Giraudon.



V

VI



VII. J.-F. Millet, *La leçon de tricot* (détail). St Louis Art Museum, U.S.A.
Photo du musée.

VIII. Marquette, 1867, Minot.
*Collection Laboratoire
d'anthropologie sociale.*

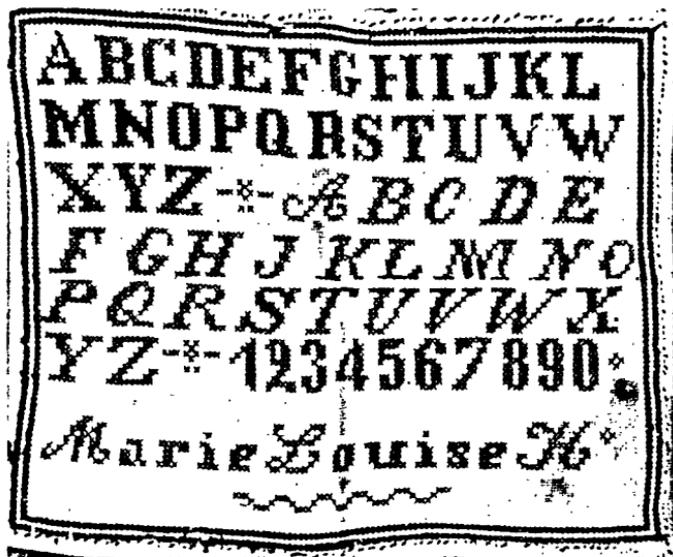
VII



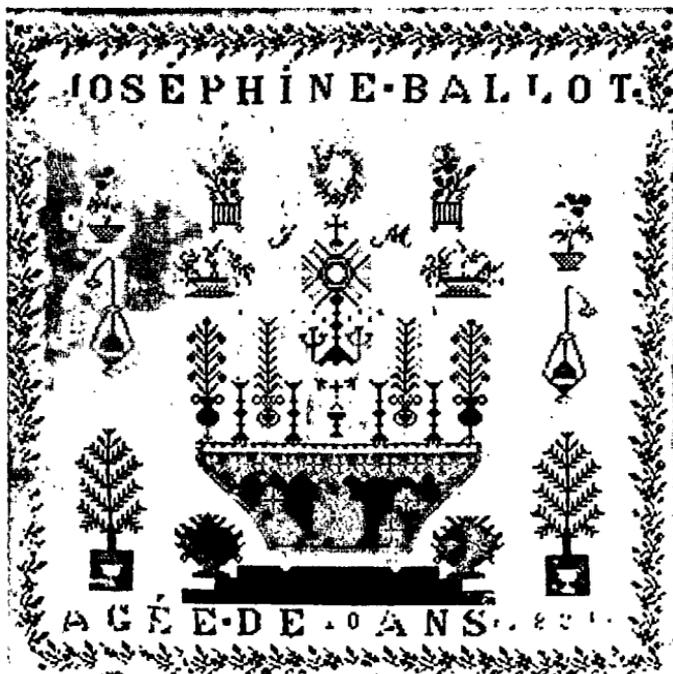
VIII



IX



X



XI

IX. Chiffre pour drap, Minot.

Collection Laboratoire d'anthropologie sociale.

X. Marquette, 1920, Minot.

Collection Laboratoire d'anthropologie sociale.

XI. Marquette, 1881. Musée des Arts et Traditions populaires, Paris.

XII. J.-F. Millet, *Le bouquet de marguerites.*

Musée du Louvre, Paris. *Photo Bulloz.*

XIII. J.-F. Millet, *Les couturières.* Museum and Art Gallery, Perth, Ecosse.

Photo John Watt.



XIV. G. Courbet, *La toilette de la morte dite La toilette de la mariée.*

Collection Smith College, Northampton.

Photo Bulloz.

YVONNE VERDIER

Façons de dire, façons de faire

**La laveuse, la couturière,
la cuisinière**

Un même fil parcourt, à Minot, la tresse que forment les propos, les gestes et les fonctions des femmes. Il est fait des particularités de leur corps. Façons de dire et façons de faire se relaient et s'éclairent mutuellement pour dessiner une sphère de représentations et d'actions qui appartient en propre au monde féminin.

Au cœur de ces représentations apparaît avant tout le rapport privilégié des femmes avec le temps ; chacune en prend la mesure par la périodicité de son corps, alternance qui la relie aux grands rythmes cosmiques. Les femmes et la lune battent la mesure du calendrier.

Trois femmes : la couturière, la cuisinière, la femme-qui-aide. Trois fonctions : faire les jeunes filles et la mariée, faire les noces, faire les bébés et les morts. Trois techniques : coudre, cuisiner et laver. Trois moments de la vie : l'âge nubile, l'âge de la fécondité, l'âge de la ménopause. Jeux d'échos dont l'auteur a perçu la cohérence et qui, répercutant ce que l'on a coutume d'appeler propos de bonnes femmes, livrent une façon de penser.

Yvonne Verdier, chargée de recherche au C.N.R.S., prématurément décédée en 1989, avait participé à l'enquête ethnographique collective sur le village de Minot (Côte-d'Or), organisée par le laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, de l'E.H.E.S.S. et du C.N.R.S.



9 782070 282463



Ex 79-11 la p 28246 ISBN 2-07-028246-5